

4324 R
LENDIR, R
1927

LA DOCTRINE DES QUATRE ÉLÉMENTS

ET LA PHILOSOPHIE IONIENNE

« Γῆς παῖς εἰμι καὶ οὐρανοῦ ἀστεροέντρος
αὐτὰρ ἐμοὶ γένος οὐράνιον. »

Inscription de Pétilia.

Si mutilées soient parfois les formes sculptées lorsqu'elles apparaissent à la lumière, les mouvements qu'elles éternisent n'en ont pas moins dû à la terre bienveillante d'échapper aux iconoclastes ennemis des Mystères et de surmonter la durée. Le prestige du verbe, du nombre et de la forme orientée n'a pas pu assurer aux idées confiantes dans la tradition orale et la tradition écrite la même permanence. Au lendemain du danger qui unit les cités grecques du Péloponèse et de l'Attique, riches en hommes, en navires et en monnaies, Athènes prépondérante peut devenir le centre qui attire les sages des côtes d'Ionie, du Dodécanèse ou de Grande-Grèce, le mouvement des croyances n'en est pas moins hostile à la continuité de la vie spirituelle. La réaction qui se marque semble empêcher la conservation de livres qu'il eût été facile d'acheter et de soustraire à la destruction des cités. Plus tard, aux portes de l'Orient, où de nouveau l'Éthiopie, l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Asie Mineure, les Iles, la Grèce, la Grande-Grèce viennent converger, les esprits qui se sentent en sympathie avec les traditions, usent de ressources que n'avait pas à sa disposition Aristote, et s'efforcent de rejoindre le passé. Les

LA DOCTRINE DES QUATRE ÉLÉMENTS

ET LA PHILOSOPHIE IONIENNE

« Γῆς παῖς εἰμι καὶ οὐρανοῦ ἀστεροέντος
αὐτὰρ ἐμοὶ γένος οὐράνιον. »

Inscription de Pétillia.

Si mutilées soient parfois les formes sculptées lorsqu'elles apparaissent à la lumière, les mouvements qu'elles éternisent n'en ont pas moins dû à la terre bienveillante d'échapper aux iconoclastes ennemis des Mystères et de surmonter la durée. Le prestige du verbe, du nombre et de la forme orientée n'a pas pu assurer aux idées confiantes dans la tradition orale et la tradition écrite la même permanence. Au lendemain du danger qui unit les cités grecques du Péloponèse et de l'Attique, riches en hommes, en navires et en monnaies, Athènes prépondérante peut devenir le centre qui attire les sages des côtes d'Ionie, du Dodécanèse ou de Grande-Grèce, le mouvement des croyances n'en est pas moins hostile à la continuité de la vie spirituelle. La réaction qui se marque semble empêcher la conservation de livres qu'il eût été facile d'acheter et de soustraire à la destruction des cités. Plus tard, aux portes de l'Orient, où de nouveau l'Éthiopie, l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Asie Mineure, les Iles, la Grèce, la Grande-Grèce viennent converger, les esprits qui se sentent en sympathie avec les traditions, usent de ressources que n'avait pas à sa disposition Aristote, et s'efforcent de rejoindre le passé. Les

fragments qu'ils enchâssent d'un contexte mystique ou dialectique sont redevables à l'usure des mots d'une obscurité apparente. Plus rares, chargés de moins de sens et de moins d'images pour être mêlés d'une manière moins intime à la vie publique des cités demeurées dans l'histoire et proposées en exemple aux peuples modernes, ils n'ont pas, dès l'abord, de puissance évocatrice. Les singularités de dialecte, qui assurent à chacun son charme musical et son caractère, déconcertent. Ce sont des pensées qui se côtoient et qui s'opposent. Sont-elles accompagnées d'un commentaire, c'est en vertu d'un effort de réminiscence. De la sorte la tâche des peuples modernes, si aisée et si joyeuse quand il s'agit de comprendre les œuvres des écrivains, demeure ingrate lorsqu'il s'agit de dire l'œuvre des philosophes. Platon, Aristote, Épictète mis à part, la vie spirituelle paraît douée d'une diversité admirable où l'esprit de chicane le dispute à la fécondité. Elle est si étrange en même temps que les plus habiles d'entre les modernes se sont contentés souvent de transcrire, en hellénistes plus ou moins sagaces, fragments et commentaires. L'atmosphère dans laquelle les pensées ont pu s'épanouir, à laquelle elles tiennent encore par leurs résonnances secrètes est pourtant ce qui assure leur cohésion (1). Devant l'idée comme devant la forme, comprendre est restituer toutes les puissances latentes qui assurent la vie de l'être et le défendent des barbares.

Au cours des siècles l'Asie Mineure est le lieu de rencontre des peuples. Lorsque se décompose l'empire hittite, un groupe d'immigrants possédant un dieu père, un régime patriarcal, des armes de métal traverse l'Hellespont, s'établit en Asie Mineure et refoule peu à peu vers les côtes Touraniens, Thraces et Orientaux possédant le culte de Léto, la mère qui habite dans la montagne avec les lions (2), et un régime matriarcal. Les Mysiens demeurent à l'abri de toute influence au-delà de

(1) R. Lenoir, *Sur l'Institution du Potlatch* (Revue Philosophique, Mars-Avril 1924, pp. 264-266).

(2) Dieterich, *Mutter Erde*.

l'Hermos ; mais les Lydiens et les Lyciens sont transformés par leur contact avec les Phrygiens et les Cariens. De Phrygie, centre des mythes, vient la flûte inventée, dit-on, par Hyagios, père de Marsyas, à Kelainai (1), pour célébrer les mystères de Κόρη, Δαμία, Δει Δαμία, la Grande Mère et ceux de Σαβάζιος venu de chez les Sabéens et les Sémites. Les danses, les libations, les dégagements de fumée, les gesticulations, les cris unissent les frénésies d'Orient et de Thrace pour préparer la venue du dieu soumis tous les deux ans à l'ἀφανισμός et à l'ἐπιφάνεια (2). Sous ce besoin violent d'étreindre la vie se dissimule la science des étoiles et des nombres conquise sur les Hittites. La Carie conserve le souvenir de chefs apportant du Nord en Chersonèse, sur les côtes d'Asie Mineure, à Rhodes, à Cos, à Cnide, en fils du soleil (3), le secret de la vie et de la mort. A côté de Zeus portant le *labrys* ils installent Φοῖβος. Les Héraclides, puis les Asclépiades, font de ce secret l'objet d'une transmission héréditaire. Les Lydiens exploitent les mines d'or, entreprennent la fonte et la frappe de l'électrum dès l'avènement des Mermnades (4) ; au régime de l'hospitalité ils substituent le caravansérail. Les Lyciens, hellénisés dans les temps préhistoriques par les prêtres de Delphes et tenant leur nom de la lumière, demeurent en rapports avec Delphes et Délos, où tous les peuples viennent confesser leurs convoitises et leur désir d'être agréables aux Dieux. Au gré des rythmes de l'histoire ces groupes mobiles et instables ont été traversés par les Lélèges, les Libyens, les Sémites, les Palestiniens, les Phéniciens, les Hellènes. Ils ont eu avec l'Orient, où les croyances foisonnent, des rapports mal définis, jusqu'à

(1) W. H. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia*. Oxford, 1895, p. 412.

(2) Rohde, *Psyché. Seelenkultus und Unsterblichkeit der Griechen*. Leipzig, 1894. *Le Service Thrace de Dionysos*.

(3) Cette dénomination se retrouve, en différents temps, chez les peuples du Nord-Ouest américain et, dans l'Amérique du Sud, parmi les Aymaras. C'est sans doute qu'ils sont originaires du Sud. C'est ainsi qu'ils possèdent un certain nombre de connaissances astronomiques et célèbrent le culte du soleil.

(4) Th. Reinach, *L'Histoire par les Monnaies*, p. 902.

ce que Cyrus impose une unité à l'Empire. Mille liens tissés par un mouvement de va-et-vient les rattachent à Éleusis, où les Eumolpides unissent le culte des grands Dieux au culte des grandes Déesses, à l'Amphictionie associant douze peuples, à Delphes, centre du monde, sanctuaire d'Apollon, triomphateur de Python, lieu sacré où les sages habiles à manier les $\phi\eta\phi\omicron\iota$, retiennent de la connaissance le $\mu\alpha\nu\tau\iota\kappa\acute{\eta}$ (1) et laissent aux inspirés des Dieux la $\mu\alpha\nu\iota\alpha$, à Délos, à Lacédémone. Aux colonies phéniciennes de Carie et de Rhodes succèdent des établissements helléniques. En 1080, suivant Ératosthène, sept villes ioniennes se fondent : Abdère, Éphèse, Clazomène, Milet, Massilia, Téos. Unies par la communauté d'un dessein mystique sous le patronage de $\Phi\omicron\iota\beta\omicron\varsigma$, elles n'en laissent pas moins le culte de $\Pi\omicron\sigma\epsilon\iota\delta\omega\nu$ $\text{'}\text{Ελ\iota\kappa\omega\nu\iota\omicron\varsigma}$ se répandre hors de Milet voué à Apollon et à Artémis, d'Éphèse voué à Artémis $\text{Λευκοφρυγ\eta\eta}$ et $\text{'}\text{Αρχηγ\epsilon\tau\iota\varsigma}$, de Cos voué à Apollon et à Héraclès. Les marchands s'établissent, cherchent des débouchés. La voie qui unit au VIII^e siècle Corinthe, Chalcis, Samos, Rhodes d'une part, l'Italie et la Sicile de l'autre, est dépossédée par la voie qui unit Milet à la mer Égée, à Athènes, à Mégare, à Érétrie en Eubée, à la Propontide, à la Mer Noire. Fondé sur l'emplacement d'un village crétois, Milet, secondé par Chios et Samos, succède à Rhodes et devient, comme détenteur du

(1) Xénagoras, qui avait mesuré le mont Olympe, consacre ses calculs au temple de Delphes. Nausicrate l'Athénien y dépose une table d'airain contenant une série de calculs; Hippocrate, un squelette. Et, selon toute vraisemblance, les proportions des temples eux-mêmes ont une signification précise échappant au vulgaire. La grande salle d'initiation mesure, suivant G. Fougères, 54 m. 15 sur 51 m. 80 soit 368 m. 12 correspondant à l'année. Suivant Théon de Smyrne, deux méthodes peuvent présider à l'ἰσοψηφία : « τὰ κατὰ τὰ εὐρημένα πρόσθεν ἐπικρίνειν καὶ κατὰ μέλλοντα προλήψεσθαι φέροντες οἱ μὲν ἀριθμητικὰς τινας, ὥσπερ Χαλδαῖοι, μεθόδους, οἳ δὲ καὶ γραμμικὰς, ὥσπερ Αἰγύπτιοι, πάντες μὲν ἄνευ φυσιολογίας ἄτελεῖς ποιοῦμενοι τὰς μεθόδους, δεόν ἄμα καὶ φυσικῶς περὶ τούτων ἐπισκοπεῖν. » Τῶν κατὰ το μαθ., etc., 286.

Elles se retrouvent dans l'Inde : Léon Rodet, *Sur la véritable signification de la notation numérique inventée par Aryabhata* et dans l'Asie Centrale; Gobineau. *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale*, pp. 35, 40. Elles inspirent les notations numériques et algébriques de Byzance et de l'Europe occidentale pendant le Moyen Age.

sanctuaire d'Apollon et de l'oracle de Branchidai, centre spirituel. Sur ses monnaies il frappe un lion et une étoile (1). Dans l'Ionie, où les temples sont ornés de décorations bleues, rouges et blanches, les Hellènes adonnés au négoce se groupent en *συμβιωταί*, forment des *ἐπάροι* (2). La nécessité d'établir des comptes et d'enregistrer des contrats privés sous le contrôle des dieux garants des serments les oblige à chercher une liste de chiffres et de lettres qui puissent servir à l'usage profane. Dépourvus des lumières des sages, pendant plus de deux siècles, ils tâtonnent en recopiant les signes employés par les Phéniciens et les Sémites, et en demandant aux manuels de science astronomique en cours parmi les navigateurs des cadres permettant d'établir des calendriers, de fixer les sons et de nombrer les choses. Après des confusions, des métathèses, des déplacements de valeur (3), ils établissent un alphabet stable et le manient avec assez d'aisance pour transcrire et immobiliser la langue vulgaire. Ils s'abandonnent aux mouvements et aux périodes qui sont dans la nature pour substituer à la langue sacrée, incompréhensible et secrète, la langue poétique qui ordonne la pensée suivant les rythmes et les nombres. A peine leur innovation a-t-elle rajeuni l'art des inscriptions que, dans la région du Tigre et de l'Euphrate, une réforme due au génie persan allège la pensée orientale. Quand Cyrus prend Babylone, il s'approprie l'écriture des Chaldéens. Mais il substitue aux 444 signes accompagnés de 52 variantes un système de 36 signes calqués sur le planisphère de l'Euphrate (4). Ainsi, en deux siècles, les hommes à

(1) Robert Brown, *Researches into the Origin of the Primitive Constellations of the Greeks, Phoinicians and Babylonians*. Oxford, 1899. Monnaies de Lydie et de Mysie, p. 172.

(2) Ces *ἐπάροι* étudiés par Foucart sont le type même des sociétés secrètes qui se retrouvent dans certaines sociétés dites primitives. Comp. R. Lenoir, *Le Soulava et la Science des Nombres* (Revue de l'Institut de Sociologie, 6^e année, 1925-26. Mai, p. 444).

(3) Au cours de ces mutations ils établissent des équivalences et des modes de notation secrète qui ont été étudiés par H. Diels dans *Die Antike Technik*.

(4) Robert Brown, *Researches into the origin of the Primitive Constellations of the Greeks, Phoinicians and Babylonians*, pp. 39 à 41. 149.

qui la connaissance des choses sacrées est refusée deviennent les détenteurs de richesses qui leur confèrent un pouvoir, les affranchissent des scrupules et les incitent à pénétrer les mystères de la nature. Ils vont au devant de la connaissance comme ils partent au devant de l'aventure sur les mers. Ils ont forgé de quoi échanger les objets et de quoi échanger les idées. Du pullulement des races autour de ce qui tente la convoitise humaine jaillit l'esprit.

Toutes les croyances transmises d'homme à homme au hasard des abandons et des rencontres sur les marchés et dans les ports se confrontent et s'éprouvent. Le contraste de l'être vivant et du cadavre ébranle trop la confiance dans la volonté de puissance pour ne pas faire naître l'image d'une vie secrète de l'âme dans un au-delà. Le contraste de l'homme moyen docile aux tâches familières et de l'homme qui désobéit pour agir fait accorder à qui ose une origine hors de l'humain. Le culte des chthoniens, des morts, des héros tempèrent la foi dans la vie au milieu des terres (1). Les hommes pour qui chaque acquisition est une conquête sentent se réveiller en eux le besoin de la prise. Toujours en activité et en calcul, ils s'affranchissent des mythes de Ζεὺς χθόνιος, d'Ἀδης, de Περσεφόνη. Ils secouent les hiérarchies anciennes. Ils ne se contentent pas dans la vénération accordée aux héros dont l'âme semble avoir passé dans le corps des athlètes. Ils ne savent que leur lutte, la lutte de leur volonté avec un monde visible et invisible fertile en danger pour le corps et en ruses qui déjouent l'esprit. Annexer tout ce qui résiste fait partie de leur entreprise. Mais ici annexer est comprendre. Alors comprendre devient démembrer.

La science des sanctuaires et celle des Asclépiades se refusent à quiconque n'est pas initié. Mais, au cours des voyages, les prêtres et les hommes versés dans les mystères de Chaldée,

(1) Rohde, *Psyche, die Heroen*. — *Der Seelen cultus*.

d'Égypte (1), de Thrace et de Phénicie (2) ne refusent pas de s'entretenir des choses humaines et de remémorer les cataclysmes et les événements qui bouleversent les Empires. Les clepsydres, les gnomons, les cartes célestes, les cartes des parties de la terre rendent plus précis encore des esprits accoutumés à compter et à mesurer l'argent avec exactitude. Des machines dont le fonctionnement passait pour miraculeux dans la pénombre des temples renforcent l'action des cités. La nature est dévoilée par les peuples que de longs voyages sur la mer et dans les déserts ont accoutumés à se guider d'après les étoiles et à s'élever au-dessus du stade où les hommes, plus sensibles à la mort et à la renaissance du soleil qu'à la croissance, la maturité et la décroissance de la lune, font tenir leur connaissance des temps dans les périodes lunaires, dans les périodes stellaires qui marquent l'apparition des étoiles, puis dans les périodes solaires contenues entre le solstice d'été et le solstice d'hiver. La conduite méthodique d'observations faites toutes les nuits dans des conditions déterminées, à l'aide d'instruments, par des hommes versés dans la connaissance des étoiles, l'usage de l'araignée, réseau solide à travers lequel l'œil peut voir la position du degré occupé par le soleil, la poursuite de ces observations pendant des siècles ont permis de dresser la liste des constellations, d'étudier les planètes et leur temps de révolution, de marquer le moment où les étoiles se retrouvent dans la même situation les unes par rapport aux autres, d'accroître les murailles du monde et de situer le ciel visible dans un univers infini, au sein duquel le système solaire tout entier se déplace

(1) Diodore établit de la façon suivante l'action de Rhodes sur l'Égypte (V, 55-57) : « γενέσθαι δ' αὐτοὺς καὶ τεχνῶν τινῶν εὐρετὰς καὶ ἄλλων τῶν χρησίμων, εἰς τὸν βίον τῶν ἀνθρώπων εἰσηγητάς... Ἀκτίς δ' εἰς Αἴγυπτον ἀπάρας ἔκτισε τὴν Ἡλιοπόλιν. Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ἔμαθον παρ' αὐτοῦ τὰ περὶ τὴν ἀστρολογίαν θεωρήματα. ὕστερον δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησι γενομένου κατακλισμοῦ καὶ τῶν πλείστων ἀνθρώπων ἀπολομένων, ὁμοίως τούτοις καὶ τὰ διὰ τῶν γραμμάτων ὑπομνήματα συνέβη φθαρῆναι. δι' ἣν αἰτίαν οἱ Αἰγύπτιοι, κειρὸν εὐθετον λαβόντες, ἐξιδιοποιήσαντο τὰ περὶ τῆς ἀστρολογίας ».

(2) Suivant Posidonios la théorie des atomes est exposée, bien avant la guerre de Troie, par un homme de Sidon, Môchos.

d'année en année pendant une période au terme de laquelle il revient à son point de départ, et de prévoir les accidents. L'établissement de tables, la nécessité de marquer la filiation des dynasties et la succession des événements obligent la pensée à étendre sa numération familière limitée aux objets courants et à concevoir l'infini. Les analogies remarquées dans les résultats obtenus, les réflexions sur les opérations auxquelles le marchand soumet les nombres donnent naissance à une science des nombres, où chacun des nombres qui exprime les étoiles des constellations ou l'ensemble des étoiles apparaît comme une entité propre douée de vertus particulières, en même temps qu'elle se résout en une multiplicité de points qui, joints entre eux par des lignes, forment les éléments de surfaces singulières génératrices de volumes. Se retourne-t-on du côté de la vie? sous toutes ses formes, des vertus. Le hasard montre le partage des rayons lumineux qui se laissent capter et concentrer par des miroirs, ou bien qui irisent une goutte d'eau. L'air léger s'élève de la surface de la mer ou du fleuve aux jours de grande chaleur. La boue grasse des terres limoneuses se laisse ordonner en volumes réguliers que le feu rend consistants. Le feu dissocie le bois pour en dégager de la chaleur et une flamme jaune dont le contour sitôt formé s'évanouit dans l'air. Partout, sous l'action du chaud et du froid qui naissent des saisons suivant un cycle, les éléments se prêtent à des transformations qui les font apparaître comme les êtres générateurs des choses. L'expérience retrouve dans l'organisme humain le jeu de liquides et de solides soumis aux variations de température. Alors il devient possible de concevoir le rythme qui embrasse l'ensemble des êtres animés et des créations. Sous les formes propres qui constituent les êtres, les éléments constitutifs de tous les corps de la nature entrent dans des proportions définies qui peuvent recevoir une expression numérique. S'ils sont eux-mêmes rapprochés les uns des autres, leur nature et leurs qualités doivent pouvoir s'exprimer par un nombre et une figure géométrique. Et, sui-

vant qu'il s'abandonne au sens de la vie ou qu'il lui fait violence, l'être suit ou rompt en discontinuité immobile le mouvement du monde.

Cet ensemble de connaissances commun à des peuples sans doute dépositaires d'une tradition plus ancienne (1) et porté à son plus grand degré de précision par la Chaldée (2) reçoit des savants grecs une expression particulière (3). Le κόσμος se compose de sept sphères. La sphère la plus élevée, qui embrasse l'ensemble du monde sans interruption, est constituée par le feu absolu, αἰθήρ, dépourvu de mouvement, cause du chaud et du froid, et par le cercle d'air, πνεῦμα, dont le monde tire son souffle. Au-delà il n'y a qu'un ἄπειρον. En elle il y a, réunies, toutes les conditions de la vie et de la mort, puisqu'aussi bien il n'y a pas de vie sans sang chaud et pas de chaleur sans air permettant d'entretenir la combustion du feu ou de transmettre les radiations du soleil. Les épithètes qu'on lui accorde, οὐρανίος, χάλκεος, πολύχαλκος, σιδήρεος, κρυσταλλοειδής n'emportent aucune idée de matière, pour être toutes visuelles et correspondre à une sensation immédiate. La seconde sphère

(1) Vers la fin du XVIII^e siècle, les savants, quand ils sont versés dans l'astronomie et qu'ils ne répugnent pas à la mystique, inclinent à voir dans les sciences des sociétés anciennes les débris d'une science possédée par une civilisation supérieure dont l'histoire ne nous est pas parvenue. Cette thèse est présentée par Bailly dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne* en 1775 et ses *Lettres sur l'Atlantide*, 1780.

(2) Sayce, *The Religion of ancien Egypt and Babylon*, Edimbourg, 1903.

King, *Babylonische Religion and Mythology*, Londres, 1899.

King, *Babylonian Magic*, Londres, 1896.

Ernst F. Veidner, *Handbuch der babylonischen Astronomie*, Leipzig, 1915.

Robert Brown, *Researches into the Origin of the Primitive Constellations of the Greeks, Phoenicians and Babylonians*.

(3) W. H. Roscher, *Ueber Aller, Ursprung und Bedeutung der hippocratischen Schrift* (Abhandl. der philol. hist. Klasse der k. Sächs. Ges. der Wissenschaften, 1911).

Nul doute que l'expression ait d'abord été et soit demeurée symbolique. Elle se trouve dans la décoration des poteries comme dans les figurations des boucliers et les dessins qui allègent les tissus, trame du monde. Il n'y a aucune raison de mettre en doute la judicieuse interprétation de Houssay dans les *Théories de la Genèse à Mycènes* et le sens zoologique de certains symboles du culte d'Aphrodite (*Rev. Archéol.*, 1, 96) et *Nouvelles Recherches sur la Faune et la Flore des Vases peints de l'Epoque mycénienne et sur la Philosophie préionienne*.

du ciel étoilé comprend les étoiles, au sein desquelles étoiles fixes et planètes demeurent indistinctes, d'où se détachent Arktos, Arkturos, les Pléiades, les Hyades, Seirios et Orion, dont l'apparition, dans leurs rapports avec les mouvements du soleil et de la lune, détermine le cours des saisons. Aucune d'entre les étoiles ne donne la chaleur et la lumière du soleil et son éclat semble bien être une réflexion. La troisième sphère est celle du soleil. Elle donne la chaleur. La quatrième sphère, sphère moyenne, est celle de la lune, qui se tient entre les choses célestes et terrestres, et qui est sujette à l'accroissement et à la diminution. Sa position centrale dans le macrocosme en fait le siège de la raison, l'âme du monde, l'ἡγεμονικόν. La cinquième sphère est la sphère de l'air. Elle produit par dilatation et condensation la pluie, l'éclair, le tonnerre, la neige et la grêle. La sixième sphère est la sphère de l'eau. Propre aux sources, aux fleuves, aux lacs et aux mers, elle se prête, selon les températures, à l'évaporation ou au gel. Sa température moyenne la rend vivifiante. La septième sphère est celle de la terre qui porte les animaux et les plantes. Elle est nourricière, παντρώφος, pour être pénétrée par l'eau dont elle émerge à un moment de l'histoire du monde (1).

Or les Ioniens sont unis du même lien mystique qui unit les villes ioniennes. Formées au cours des temps par des synoeismes, elles conservent dans leurs institutions religieuses

(1) La division par sept permet de distinguer :

7 vents : ἀπηνλιώτης, βορέης, ἀρκτικός, ζέφυρος, λίψ, νότος, εὖρος qui soufflent aux saisons de l'année σπορητός, χειμών, φυταλία, ἔαρ, θέρος, ὀπώρα, μετόπωρον ;

7 périodes dans les générations humaines : παιδίον, παῖς, μεράκιον, νεανίσκος, ἀνὴρ, πρεσβύτες, γέρον ;

7 jours dans la semaine constituée par l'évolution de la lune ;

7 ans dans l'année apollinienne au terme de laquelle la κλίμαξ met fin à une période ;

7 parties dans le corps humain : tête et visage, cou, viscères, jambes, pieds, ventre, bas-ventre et grand intestin ;

7 parties de la terre : Péloponèse, isthme de Corinthe, Ionie, Hellespont, Bosphore, Égypte, Pont Euxin et Palus Méotide ;

7 étages dans les temples babyloniens.

Ce nombre se retrouve dans le Sephirot et la cosmographie du Zohar.

et politiques, comme dans leurs croyances, le souvenir des étapes franchies par les groupes humains qui les constituent. Elles sont le fait de groupes poussés dans une même région par les tremblements de terre et les inondations. Ils ne sont pas de même race. Ils n'appartiennent pas au même sol. Ils n'ont pas la même expérience et le même degré d'humanité; ils ne détiennent pas les mêmes secrets concernant la vie et la mort. La force de leur caractère propre et de leurs vertus établit, au sein des relations, des hiérarchies. La souplesse des idées et des mots permet la fusion de tous les apports et de toutes les croyances dans les groupes les plus évolués. Des sociétés dites secrètes se constituent gardiennes des traditions, observatrices fidèles des mythes et des rites (1). Entre tous les faits de la nature, l'activité cosmique et l'activité humaine, elles établissent des liens de dépendance réciproque. Toutes les manifestations de la vie se groupent alors suivant les orientes. Le drame d'Eschyle désigne le Caucase comme le lieu d'où viennent les groupes gardiens du feu, des métaux et de la fonte. La cosmologie des Phéniciens, suivant qui la terre flotte sur l'Océan, désigne Éridou et les villes anciennes du golfe Persique comme le lieu d'où partit l'art des vaisseaux pour reprendre en Phénicie une vigueur nouvelle. Ce sont les Phrygiens immigrants qui répandent en Lycie, en Carie, en Lydie et en Mysie le culte de la Terre Mère. Ces sociétés ont pu emprunter au sol, au temps, aux langues des caractères particuliers. Lors même que la fusion des croyances et la personification des formes ont assuré leur transformation apparente, elles demeurent dans les cités ioniennes, réparties sans doute suivant une dépendance que la soumission au Roi de Lydie, puis au Roi de Perse, altère, sans l'empêcher de demeurer sensible aux fluctuations qui, dans les cités de Grèce

(1) Ces sociétés ont des caractères communs chez tous les peuples pour être le fait de migrations. R. Lenoir, *Les Expéditions maritimes dans la Mélanésie occidentale* (Anthropologie, t. XXXIV, n° 5); *les Sociétés Secrètes dans le Bassin du Pacifique* (Anthropologie, t. XXXV, nos 5 et 6).

continentale et de Grande Grèce, portent tour à tour les partis au pouvoir.

Vers le début du ^{vi}^e siècle, un mouvement des peuples d'Asie vers la mer pousse les rois de Lydie, puis les rois de Perse, à poursuivre la sujétion de l'Ionie, qui concentre sa résistance autour de Milet et autour de Samos. L'action de Crésus, allié aux Lacédémoniens, à Amasis, aux Babyloniens, la défaite des Mèdes par les Perses, le triomphe de Cyrus, un règne de Cambyse pendant sept ans et cinq mois, le gouvernement d'un Mage, la conjuration des Sept à l'instigation d'Otanès, le massacre des Mages, la retraite d'Otanès, l'accession au pouvoir de Darius, ancien garde du palais, sensible aux suggestions d'Atossa, l'avènement de Xerxès sensible aux suggestions de Mardonios, les dissentiments des cités, les alliances des familles assurent la continuité d'un même dessein. Seuls à comprendre l'étendue du danger pour embrasser dans son étendue le monde hellénique avec la facilité du navigateur, les Ioniens temporisent, marchandent leur concours, nouent des intrigues, équipent armées et vaisseaux et confient leur vision du monde, qui est esprit, aux mots immortels. Ils osent.

Sans doute ils ne possèdent pas la science fondamentale des astres, constitutive du κόσμος, puisque l'ingéniosité de leurs observations individuelles est impuissante à vaincre les lacunes et les hypothèses enfantines. Par commodité et par tempérament, ils s'en tiennent à ce qui s'observe dans une vie d'homme et qui peut recevoir comme mesure une vie d'homme : tout ce qui est soumis à la génération (1). Ils demeurent étrangers aux cosmogonies et aux cosmologies mettant en œuvre, sous les mythes, les nombres astronomiques obtenus par la Crète ou par la Chaldée (2). Ils admettent tous une

(1) C'est le sens très simple qu'il semble falloir accorder à φύσις dont John Burnet, dans *L'Aurore de la Philosophie grecque*, tr. fr., donne, p. 13, une interprétation trop savante.

(2) La *Théogonie* d'Hésiode fait sortir par couples, de Χάος, Ἐρεβος et Νύξ, Γαῖα et Τάρταρ, puis Ἔρος. Ils correspondent à 66 (62 et 47), (14 et 74), 55 ou 66, 109, 88, 55 remarquables par les reduplications. Χάος et Ἔρος constituent 121. La

doctrine qui se dégage avec quelque cohérence des fragments rapprochés les uns des autres. A partir d'un état d'union antérieur au monde actuel, la puissance agissante et la matière plastique se sont séparées. Si la puissance agissante demeure le propre de la religion, les *πάθη* de la matière constituent quatre éléments, quatre *σωματικά στοιχεῖα*, le feu, l'air, l'eau, la terre, qui se retrouvent en proportions définies dans tous les êtres organisés, et qui correspondent au haut, au milieu, au bas, et à la direction absolue. Suivant un rythme alterné qui brasse sans cesse la matière, ces éléments s'associent les uns aux autres ou se séparent les uns des autres par voie de *σύγκρισις* ou *διάκρισις*, selon qu'ils obéissent à l'attraction ou à la répulsion. Ils sont sensibles à l'action du chaud et du froid, de

différence de *Ἑρως* et *Νύξ* et de *Γαῖα* et *Τάρταρ* constitue 121. *Μόρος* et *Κήρ* ou 112 sont distants de 3 de *Ἑρως* et *Νύξ*. *Οὐρανός* et *ᾠκεανός* ou 186 sont distants de 77 du même couple.

Les 3 Parques *Κλωθώ*, *Λάχεσις*, *Ἄτροπος* correspondent à 262, soit la partie sacrée de l'année.

Les poèmes attribués à Musée et Orphée « *Σελήνης καὶ Μουσῶν ἐκγόνων* » semblent bien refléter, quand ils évoquent « *ὁ θεὸς ἀρχὴν καὶ τελευτὴν καὶ μέσα τῶν ὄντων ἀπάντων ἔχων* », le cours même de l'origine de la triade.

La Théogonie d'Épiménide, présente *Ἄήρ*, *Νύξ*, *Τάρταρ* et *δύο Τιτᾶνες*. *Τάρταρ* est antithétique de *Νύξ*. La somme de l'un et de l'autre correspond à 121. La somme de *Ἄήρ* et des *Τιτᾶνες* correspond à 55. Les différences correspondent à 34. Les sommes correspondent à 276 ou 69×4 . L'union des couples *Γαῖα Οὐρανός*, *ᾠκεανός Τηθύς*, *Χρόνος Πέα*, *Ζεὺς Ἥρα* engendre un nombre remarquable par ses vertus mystiques : 444. Il correspond d'une manière rigoureuse au nombre de 444 signes néobabyloniens. La différence de l'ensemble 268 aux 7 sphères ou 537 est de 269.

Avec Phérécyde de Milet, la méthode devient constitutive d'une science dans la mesure où la *θεολογία* remplace la *θεογονία*. C'est qu'il lui apparaît nécessaire de contenir dans le *μῦθος* les observations et les expériences physiques qui donnent aux esprits une orientation nouvelle. Son système a fait, de la part de Eisler, l'objet d'une interprétation minutieuse. La suite de *Ζᾶς*, *χρόνος*, *χθών* correspond à 192. *Χρόνος* engendre *πῦρ*, *πνεῦμα* et *ὕδωρ* qui correspondent à 185. La somme est 377. La différence est 7. Le rapport avec le système numérique initial d'Épiménide est de 101. La différence de l'ensemble 377 aux 7 sphères ou 537 est de 160.

Dans le système ultérieur de Acousilaos, qui engendre, à partir de *Χάος*, *Ἑρως*, *Νύξ*, *Αἰθήρ*, *Ἑρως*, *Μῆτις*, se trouvent les proportions suivantes : le rapport de *Χάος* à *Μῆτις* est de 1. Le rapport du couple *Αἰθήρ Μῆτις* ou 106 au couple *Ἑρως Νύξ*, ou 109, est de 3. La différence de l'ensemble 346 aux 7 sphères ou 537 est de 191.

l'humide et du sec et, se prêtent les uns et les autres à des phénomènes de dilatation et de raréfaction. Ils ont un degré de pesanteur ou de légèreté qui peut être mesuré. Ils sont soumis à une sorte de mouvement circulaire qui assure une transformation constante, μεταβολή, des uns dans les autres, des êtres dont le caractère varie suivant le degré de composition des éléments, le maintien de la même quantité de matière.

Les éléments sont groupés suivant la Τετρακτύς, qui symbolise une découverte de la loi numérique des consonances attribuée à Pythagore (1), mais dont l'origine doit être cherchée dans les variations de sonorité d'un arc, selon que l'envol de la flèche assure le passage de la tension à la détente pour la corde, à moins qu'il ne faille voir là une survivance de l'adoption du nombre quatre par un peuple thrace pour base de sa numération (2). La doctrine a un sens immédiat dans la mesure où les éléments peuvent être objet d'expérience et de mesure. Elle a un sens second, dont l'ἰσοψηφία permet le déve-

(1) Si l'on fait vibrer une corde entière, puis la moitié, puis les deux tiers, puis les trois quarts de la corde, on obtient avec la moitié l'octave du son initial, avec les deux tiers la quinte, avec les trois quarts la quarte. Les longueurs sont comme 1 est à 2 pour l'octave, 2 à 3 pour la quinte, 3 à 4 pour la quarte.

Le quaternaire symbolise cette découverte de la loi numérique des consonances contenues dans l'octave. Il fait l'objet d'un serment. Il est attesté dans les χρυσέα ἔπη :

« Ναὶ μὰ τὸν ἡμετέρα ψυχᾷ παραδόντα τετρακτὺν
Παγὰν ἀεναοῦ φύσεως. »

Dans le second Livre de Τῶν κατὰ τὸ μαθηματικὸν χρησίμων εἰς τὴν Πλάτωνος ἀνάγνωσιν, Théon de Smyrne consacre le second chapitre à la τετρακτύς. Il y distingue 11 espèces de τετρακτὺς.

Dans *Weltenmantel und Himmelszelt*, R. Eisler établit, p. 340, les liens qui unissent l'Ἐπτάμυχος et la Τετρακτύς. Il assimile ailleurs, avec vraisemblance, p. 38, n. 2, la Τετρακτύς à un θεός. Mais nous ne pensons pas qu'elle corresponde à Ἥλιος.

La Τετρακτύς est génératrice de la Décade. Elle est 2⁷ et comme telle, identique à αἰὼν ἄπειρος.

(2) G. Milhaud, *Leçons sur les Origines de la Science grecque*, p. 78.

Le texte des ἀκούσματα : τί ἐστὶν τὸ ἐν Δελφοῖς μαντεῖον; τετρακτύς, se comprend si l'on le rapproche du texte cité par Eisler dans *Weltenmantel und Himmelszelt*, p. 479. La figuration de τέσσαρα ἀρχαί autour de l'ὀμφαλός correspond à la circulation artérielle et à la circulation veineuse dans leurs rapports avec le cœur.

loppement. L'application de la méthode la plus simple autorise la conversion suivante : αἰθήρ = 42, πνεῦμα = 67, ἀήρ = 25, ὕδωρ = 65, πῦρ = 53, γῆ = 10. Si on laisse de côté les deux premiers termes, les trois premiers éléments sont constitués par 5×5 , 3×5 et l'antithétique de 5×7 . La sommation respective des nombres droits et des nombres gauches donne 13-13. La sommation des quatre éléments donne 153. La différence de 153 et de 365 donne 212 qui, ajouté à Φιλία et Νεῖκος ou 121, donne 333, doué de vertus en raison même de sa constitution. Ὑδωρ et πῦρ sont distants de 12; πῦρ et γῆ sont distants de 23 ou $12 + 12 - 1$; αἰθήρ et γῆ de 52, nombre de πῦρ moins une monade; αἰθήρ et ἀήρ de 67, nombre de ὕδωρ + 2; πῦρ et γῆ de 23, nombre de ἀήρ - 2. Les éléments sont-ils replacés dans l'ensemble des sept sphères connues des savants comme expression de κόσμος ou 88, σφαῖρος ou 66, οὐρανός ou 99? L'ordonnance et les proportions suivantes se révèlent : Ἄπειρον + αἰθήρ + πνεῦμα = 185. Ἀστήρ + ἥλιος + σελένη = 183. Ἀήρ + ὕδωρ + γῆ = (1) 157. L'ensemble des 3 Triades correspond à 525. La substitution à la seconde Triade de ses propriétés physiques donne θερμός, φῶς, πῦρ = 191. La dimidiation des cinq éléments, la division de πνεῦμα par 3 donnent, pour la suite ἀήρ, αἰθήρ, πνεῦμα, πῦρ, ὕδωρ, γῆ, 12, 21, 21, 22, 33, 33. Les nombres sont distants les uns des autres soit d'une Ennéade, soit d'une Décade. Le nombre de ὕδωρ correspond, selon les nombres atomiques de Moselev, aux valeurs de H et O, soit 1 et 16, redoublées et diminuées d'une monade. Quelque développement que la science des nombres donne à ces correspondances et à ces proportions, leur réalité permet de comprendre que la substitution de termes passés dans le langage courant à des termes mythiques ne s'est faite qu'avec discernement et choix au sein même des

(1) Le maintien de γῆ donne, pour la Triade, 100 et, pour l'ensemble, 188.

La substitution de αὔρα à ἀήρ donne, pour la Triade, 171.

La substitution de σελήνη à σελένη donne, pour la Triade, 195, et, pour l'ensemble 480 ou 537.

Le nombre de jours de l'année lunaire est 59×6 .

Mystères. Aussi bien Socrate refuse-t-il, dans le *Cratyle*, de répondre à la question d'Hermogène, et de dire l'origine de $\pi\tilde{\upsilon}\rho$ et de $\tilde{\upsilon}\delta\omega\rho$, employés sous une forme à peine modifiée par les Phrygiens.

Tous les Milésiens adoptent une doctrine qui est connue de tous pour avoir été révélée dans les Mystères, s'il faut en croire Thalès parlant des « πολυθρύλητα τέτταρα » (1). Ils ont pu la recevoir de Chaldée, puisque les symboles des éléments se trouvent sur les cylindres (2). Ils ont pu la devoir à la Crète, puisqu'aussi bien la somme des six éléments correspond à 272, distant de 276 constitué par les couples d'Épiménide de 4 monades. Mais, selon toute vraisemblance, l'existence de cultes locaux et l'affiliation aux sociétés dites secrètes ne leur permettent pas de présenter dans un *Περὶ ἀρχῶν* ou un *Περὶ φύσεως* l'ensemble de la doctrine. Thalès, fidèle au culte des Phrygiens pour les eaux, et au culte de Ποσειδῶν, retient le souvenir de la cosmogonie chaldéenne et les survivances de clans totémiques dominants (3). Considérant que toute nourriture est humide et que les semences des choses sont humides, il met en relief $\tilde{\upsilon}\delta\omega\rho$ et $\gamma\eta$ correspondant à Ὠκεανός et Γαῖα. Leur somme 75 les identifie à πλῆθος; elle est l'antithétique de πέρας. Leur différence 55 les identifie à ἄρρην, σῶμα. Anaxi-

(1) Thalès, *Περὶ Ἀρχῶν*, 11, 1 (Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*). La même expression se retrouve chez Xénophane (Diels, 51, 29). Cette théorie devait présenter d'ailleurs un caractère plus complexe, s'il faut en croire le texte donné par Diels, 111, 22 « περὶ τὸ μέσον τῶν τεσσάρων στοιχείων κεῖσθαι τινα έναδικὸν διάπυρον κύβον. » Ailleurs il est parlé d'une manière tout aussi imprécise ou mystérieuse de « τι μεταξύ πυρός καὶ αἰέρος. »

(2) L. Delaporte, *La Mésopotamie*, fig. 28.

(3) « Σέβονται τὸν ἰχθύον. » 17, 15. Diels, I. 1.

Pour les hommes qui font des affaires, l'ingéniosité créatrice de richesses et de ruines modifie à tout moment l'équilibre des fortunes. Elle donne un démenti aux prévisions fondées sur la progression régulière d'un état déterminé dans un temps donné. Il faut la convoitise des hommes et la connaissance de l'ordre astral pour imposer aux acquisitions de richesses, devenues communes à plusieurs hommes, des proportions. Ces proportions sont l'objet de déterminations de la part des groupes, pour autant que le taux d'usure est fixé, et que des prestations sont prévues pour apaiser le créancier en cas de non-exécution du contrat.

mandre, respectueux de l'interdiction concernant les choses de l'âme, exprime sa pensée par antiphrase. Il a la hardiesse (1) de considérer l'ἄπειρον à l'intérieur duquel le πνεῦμα vivifiant permet la constitution des cieux, des mondes et des âmes (2). C'est de l'ἄπειρον que vient le mouvement. Il est ἀγένητον, ἀφθαρτον, et ἀίδιον. Ἄπειρον correspond, à une monade près, au couple de Thalès, ὕδωρ et γῆ. La différence d'ἄπειρον et de ἀίδιον donne 51. Or Anaximandre insiste sur le rôle des vents chargés de pluie et des vapeurs qui montent de la terre. Anaximène ne fait que rendre plus complète et plus explicite sa doctrine en admettant comme principes ἄπειρον et ἄηρ. Leur somme 101 a la vertu mystique due à la symétrie des monades, qui polarisent à droite et à gauche, comme la lumière se diffracte dans un morceau de quartz. Sa différence avec la somme des six éléments est de 171. La succession des éléments ἀήρ, πῦρ, ἄνεμος, νέφος, ὕδωρ, λίθος devient la succession arithmétique 25, 53, 64, 72, 65, 61, 25 où une proportion croissante et une proportion décroissante s'établissent entre un point maximum 72 et un point minimum 25. Nul doute qu'elle n'exprime pour le φυσικός, d'une manière rigoureuse, le rythme où s'informent les forces naturelles.

Un mouvement analogue gagne dans le même moment, en Lydie, Colophon, colonie de Crotone, puis Éphèse, où aboutit la route de l'Euphrate, sanctuaire d'Apollon. Ces marchés, qui ignorent l'impressionisme des ports, joignent au culte de la

(1) « Ἐτόλμησε », Agathemeros (Diels, 12, 9) et « ἐθάρρησε », Thémist. 12, 16.

(2) Le Περὶ πνευμάτων d'Hippocrate montre comment le πνεῦμα règle le cours du monde et l'organisme humain. De πνεύματα qui dans le corps s'appellent φύσαι, en dehors du corps, ἀήρ, viennent toutes les maladies. L'homme respire, il prend beaucoup d'air avec le manger et le boire. Le πνεῦμα exerce sur les organes une pression mécanique, rétrécit les voies du sang, cause les douleurs. L'altération en quantité et en qualité de l'air, la contamination par les miasmes, une mauvaise manière de vivre déterminent des changements dans les φύσαι.

L'intelligence du rôle du πνεῦμα dans ses rapports avec la ψυχή ne va pas sans la connaissance de la théorie des souffles établie par Preuss. La parenté entre les conceptions des sociétés dites primitives exposées dans *Der Ursprung der Religion und Kunst*, (Globus 1904, t. LXXXVI ; 1905, t. LXXXVII) et les conceptions des sociétés méditerranéennes ne fait aucun doute.

terre, qui leur est commun avec les Hittites et les Phrygiens, le souvenir des volcans et le culte du feu ; Xénophane admet, comme Thalès, γαῖα et ὕδωρ. Mais Héraclite, disciple de Xénophane et de Hippasios, allie sans doute à leur doctrine, sous le gouvernement des Perses, la sagesse enclose dans le culte de Zoroastre (1). A regarder l'action du feu et les métaux en fusion, le χύμα, il se convainc que les astres sont des conglo-mérats en fusion et que, suivant un rythme, du feu sort l'em-brasement et l'organisation du monde. Πῦρ est 53, soit la moi-tié de χρυσός. Il est antithétique d'Ἀνάγκη. La somme des trois éléments en face de lui est comme Χρόνος, d'où Phéré-cyde de Milet fait sortir πῦρ, πνεῦμα et ὕδωρ. Héraclite conçoit les transformations des éléments à la manière des peuples maritimes, comme une ἀνταμοιβή... ὅκωσπερ χρυσοῦ χρήματα καὶ χρημάτων χρυσός (2). Ainsi il restitue sa place à Ἥλιος réservé aux prêtres de Φοῖβος et aux Asclépiades.

Les événements survenus en Asie Mineure, la chute de Sardes, la destruction de Milet, l'occupation des îles pro-voquent le déplacement du centre d'attraction. La pensée libre d'Asie Mineure retrouve sans doute une atmosphère ionienne, puisqu'aussi bien la Lydie envoya des colons peupler l'Étru-rie. Mais l'existence des sociétés orphiques contrebalance l'ac-tion des tyrans formés par une lutte séculaire contre les Carthaginois, les Libyens et les Ibères. Les écoles de médecine sont sans liens apparents avec les Asclépiades. Ces conditions, jointes à l'influence orientale toujours présente, permettent à un habitant de Samos, familier avec la science de Delphes et Apollon Hyperboréen, de révéler et de transmettre, dans son ensemble, la science des nombres et des astres. Pythagore res-titue à l'explication du κόσμος, abstraction faite de son origine physique, toute son ampleur. Il ramène au second plan la

(1) Les Perses vouent aux astres un culte *sans images* dans Ectabane, aux sept enceintes de sept couleurs, blanc, noir, pourpre, bleu, rouge-orangé, argent, or.

(2) Diels, 75, 90.

recherche de l'αἰτία, qui a pu paraître prépondérante, comme elle le paraîtra aux philosophes modernes. Il lui substitue la recherche du λόγος, de la combinaison des nombres, qui rend raison d'une forme et d'une force. De proche en proche, les analogies aidant, l'explication par la vertu des nombres s'étend jusqu'à la κοσμοποιία et s'efforce de pénétrer le mystère de la τύχη, cachée à la pensée humaine comme quelque chose qui serait propre aux dieux et aux génies. Les Pythagoriciens déterminent les vertus des nombres, dont les êtres se rapprochent par μίμησις, des ordres, des ensembles. Ils adoptent la triade (1). Ils déterminent les proportions entre les lettres qui permettent de constituer l'algèbre, les proportions entre les nombres qui permettent de constituer la μουσική. Ils reprennent la considération du σφαῖρος, cercle de feu, en dehors duquel est l'ἄπειρον, à l'intérieur duquel est le πέρας, pour grouper, d'une part, ce qui présente un caractère d'imperfection, de l'autre, ce qui présente un caractère de perfection, de manière à constituer une décade. Ils transforment ainsi et appliquent aux notions arithmétiques, géométriques et morales, la division fondamentale du droit et du gauche commune à toutes les sociétés dites primitives (2). Le nombre est bien pour eux, comme le dit Hippasios, « παράδειγμα κοσμοποιίας », « κριτικὸν κοσμοουργοῦ θεοῦ ὄργανον. »

Dès le v^e siècle, la plupart des esprits quittent l'Asie Mineure pour la Grande-Grèce et pour Athènes. Les révoltes intestines des cités de Sicile provoquent la dispersion d'un

(1) Archelaos, Okellos, Hippon admettent 3 principes. Ion de Chios admet 3 vertus : σύνεσις, κράτος et τύχη. Hippodamos fait de 3 le principe d'une division générale comme l'atteste Aristote dans la Πολιτεία. Comparer H. Diels, *Die Antike Technik*.

(2) R. Lenoir, *Les Sociétés Secrètes dans le Bassin du Pacifique* (Anthropologie, t. XXXV, n° 5, p. 497).

Les dix couples ἄρτιον-περιττόν; πέρας-ἄπειρον; ἕν-πλήθος; δέξιον-ἀριστερόν; ἄρρηθ-θῆλυ; ἡρούμενόν-κινούμενον; εὐθύ-καμπύλον; φῶς-σκότος; ἀγαθόν-κακόν; τετράγωνον-ἑτερόμηκες correspondent aux nombres de droite 687 et aux nombres de gauche 880. Les sommes des différences fournies par chaque couple correspondent à 302.

ordre qui fut maître de Crotone, de Sybaris, de Rhégium et d'Agrigente. Les membres sont relevés de leur vœu de silence. Le mouvement de curiosité qui accompagne les étrangers célèbres dans l'art de la parole semble autoriser toutes les hardiesses. De la sorte la spéculation se déplace. Tous les philosophes sont aussi avertis de l'enseignement de Pythagore que de l'enseignement des φυσικοί; ils en saisissent le lien logique, et ils se contenteraient d'allier l'un à l'autre dans des proportions diverses, s'ils ne développaient un aspect laissé jusqu'ici dans l'ombre. La cosmogonie établissait, de part et d'autre de la première σφαῖρα, le πέρας et l'ἄπειρον. La spéculation pythagoricienne étudiait les qualités à l'égard du nombre où elles se réfractent sous forme d'ἄρτιον et περιττόν. Mais il était loisible à l'imagination de ne pas dépasser les limites du monde visible ou de se perdre dans la pluralité des mondes. Ici l'intuition cherche, en dehors de toute donnée numérique, un secours dans la parole. Si Empédocle l'Orphique invente le ῥητορικὴ, si Zénon invente le διαλεκτικὴ dont le sens demeure obscur, c'est qu'il est facile, lorsque nous parlons, « ἄλλα λέγειν, ἄλλα φρονεῖν. » Il importe donc d'user d'une τέχνη qui y remédie et délivre des ἀπορίαι, comme elle empêche les amphibologies et le paralogisme naissant de ce qu'il n'y pas adéquation entre le raisonnement, quand nous l'appliquons au nombre et le raisonnement, quand nous l'appliquons à l'être.

Quoiqu'il en soit, si Zénon semble se contenter de prouver que la méthode fractionnelle qui constitue la relativité du μέγα et du μικρόν n'est pas applicable à l'être (μέγεθος τοῦ ὄντος ἀμερές), parce qu'il est ἄπειρον, Parménide n'a pas rompu avec les φυσικοί. Il admet l'ὄν, et à côté πῦρ et γῆ (1). Leur somme 63 est le nombre de ὕδωρ moins deux monades. Leur différence 43 est le nombre de αἰθήρ accru d'une monade; 63 correspond à φθορά. La différence avec la somme des quatre

(1) Diels, 109.5, 110, 6, 7. — ὄν, sous sa forme ionienne Ἐόν, correspond à 33. Le nombre 63 est celui de ἀστὴρ et de φῶς.

éléments correspond à ῥυθμός. Pour la première fois Empédocle dévoile dans leur ensemble les quatre éléments qu'il qualifie de *racines*. Pour la première fois il ajoute aux πάθη ὕλης ce qui est actif, Φιλία et Νεῖκος. Leur somme est 121. Leur somme ajoutée à la somme des quatre éléments correspond à la somme des six éléments, accrue de deux monades. La différence de 32 marque l'écart qui est entre l'ἀρχική δύναμις ou αἰτία identique à Ζεὺς et le πάθος identique à Σελήνη. En même temps il restaure un système de références emprunté aux cosmogonies : Ἥρα, Αἰδωνεύς, Νεστής, Ζεὺς qui correspondent à γῆ, ἀήρ, ὕδωρ et πῦρ. La différence de l'un à l'autre est antithétique de θάλασσα analogue à κίνησις accru d'une monade. Un texte assez obscur d'Aristote montre qu'il n'est pas resté toutefois indifférent aux spéculations de ses devanciers (1). Ion de Chios, fidèle à la triade, adjoint au couple de Parménide ἀήρ. Πῦρ et le couple γῆ-ἀήρ sont antithétiques comme 53 et 35. Leur somme est 88, soit κόσμος. Leur différence avec la somme des quatre éléments correspond à 65, antithétique de κενόν; la différence de leur somme et de la somme des six éléments est 184. Hippon paraît admettre πῦρ et ὕδωρ. La différence entre leur somme et la somme des quatre éléments 35 correspond à Ἀνάγκη. Philolaos adjoint au système des quatre éléments un système de références : Χρόνος Ἀΐδης, Ἄρης, Διώνυσος, correspondant à 100, 39, 43, 112 ou 294. Si l'on adjoint à Χρόνος, Ἀΐδης et Ἄρης, Σελήνη, Ἑρμῆς, Πέα, Δημήτηρ et Ἑστία, ou 250, on obtient 432. Alors transparaissent les relations qui s'établissent entre les éléments, les figures géométriques, les divinités et les nombres (2).

(1) Diels, 159.23.

(2) A la même origine se rattache la classification des couleurs, malgré sa présentation d'allure savante : « Δ. φύσει μὲν μηδὲν εἶναι χρῶμα · τὰ μὲν γὰρ στοιχεῖα ἅποια, τὰ τε νασπὰ καὶ τὸ κενόν, τὰ δὲ ἐξ αὐτῶν συγκρίματα κεχρῶσθαι διαταγῇ τε καὶ ῥυθμῶι καὶ προτροπῇ, ὧν ἡ μὲν ἐστὶ τάξις, ὁ δὲ σχῆμα, ἡ δὲ θέσις · παρὰ ταῦτα γὰρ αἱ φαντασίαι · τούτων δὲ τῶν πρὸς τὴν φαντασίαν χρωμάτων τέτταρες αἱ διαφοραί, λευκοῦ, μέλανος, ἐρυθροῦ, ὠχροῦ. » Diels 372, 125. Aët. et Diels, 377, 378 (73) (83). Texte de Théophraste.

D'autre part, une réaction se dessine contre Parménide et Xénophane. Des habitants d'Abdère, Leucippe et Démocrite, se portent pour ainsi dire à l'opposé dans le domaine de l'invisible. De l'infiniment grand, de l'ὄν qui enveloppe les sphères, ils vont à l'infiniment petit, si petit qu'il ne peut souffrir une dimidiation. En demeurant dans le domaine de ce qui peut se concevoir sans être l'objet d'un contact direct comme les αἰσθητικά, ou d'une démonstration comme les μαθηματικά, ils se rapprochent ici des enseignements secrets de la Grèce continentale, héritière des thalassocraties. Un certain nombre de termes employés pour qualifier soit les propriétés des atomes, ῥυσμός, διαθιγή, τροπή, soit le milieu dans lequel elles actualisent leur effet, μέγα κενόν, soit le mouvement tourbillonnaire auquel elles se prêtent, δίνη, correspondent moins à la langue profane qu'à la langue sacrée. Certains se retrouvent dans les Mystères d'Eleusis ou de Delphes. C'est qu'ils viennent d'une cosmogonie où sont sans doute présentés de la même manière la composition des corps et la composition des mondes. Ils ne sauraient le faire sans un appel à l'intuition, puisqu'aussi bien ils tiennent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher pour une γνώμη σκοτία, et qu'ils considèrent comme γνησίη la γνώμη ἀποχεκριμένη ταύτης. Ils ne sauraient le faire sans rompre la divine continuité établie au sein des sphères pleines d'être, et sans considérer le non-être comme un grand vide. Ils mettent en œuvre la symbolique. ῥυσμός, διαθιγή, τροπή correspondent à 100, 52, 74. 100 est identique à χρόνος et à la somme de ἀήρ, ὕδωρ, γῆ. 52 est identique à πῦρ moins une monade. 74 est identique à ἀπειρον moins deux monades. Leur somme est 226. Les termes courants, σχῆμα, τάξις, θέσις correspondent à 58, 64, 58. Leur somme est 177. La différence des deux sommes est 49, identique à Ζεύς.

Aussi bien cette révolution était-elle préparée par Anaxagore, qui admettait τὰς σωματικὰς ἀπείρους et la notion δ'ὁμοιομέρεια pour mieux faire ressortir les vertus de la puissance active. Mais ni lui ni Arcésilas ne peuvent se défendre de prolonger

la tradition des φυσικοί. Ils admettent l'un et l'autre ἀήρ et αἰθήρ. Leur somme 67 est identique à πνεῦμα et correspond à la puissance active νοῦς moins une monade, antithétique de Ἀρμονία. Leur différence 17 est antithétique de γένεσις. Ils trouvent en Diogène d'Apollonie un continuateur, qui accepte comme principe ἀήρ constituant avec la somme des quatre éléments une différence de 128 ou $25 \times 5 + 3$. Leur influence peut s'exercer à Athènes, Anaxagore peut avoir comme auditeurs, selon la tradition, Euripide, Périclès, Socrate. Il n'en est pas moins accusé d'ἀσέβεια pour avoir dit « τὸν ἥλιον μύδρον διάπυρον », encore qu'il échappe à la mort dont fut frappé en Grande-Grèce Hippasios, convaincu d'avoir divulgué le dodécaèdre inscrit dans la σφαῖρα. Dans un milieu où l'esprit thrace et l'humeur belliqueuse appuient l'insolence des fortunes récentes et la piété des marchands d'aigrettes peu sensibles au raffinement d'Ionie, toute accusation peut être mortelle. Il n'est pas inutile de biaiser. Si Socrate paie du prix de sa vie la hardiesse d'avoir révélé une théorie de δαίμονες qui est familière à toute la pensée grecque, comme elle l'est à l'Orient et à la Perse, s'il introduit, comme l'acte d'accusation le précise, des Dieux nouveaux ainsi que le feront dans la Rome impériale les philosophes de la décadence, la plupart des esprits se montrent plus réservés et plus circonspects. Ils feignent de désacraliser la pensée, et instaurent des rapports nouveaux en faisant de l'idée un objet d'échange correspondant à un salaire et non plus un don (1). S'ils demandent un μισθός, c'est pour bien montrer qu'elle est quelque chose de profane, de vulgaire, c'est pour jouer une parade dialectique à l'abri de laquelle ils mettent leurs véritables sentiments. Quelque doctrine qu'ils professent, quelque ἀπορία qu'ils fassent miroiter, quelque soin qu'ils mettent à ne pas sortir de l'ἐριστική, les σοφισταί apparaissent bien comme les conservateurs secrets

(1) Kreglinger a exposé les idées concernant la transmission des connaissances dans ses *Etudes sur l'Origine et le Développement de la Vie religieuse*, 1919.

des Mystères. Protagoras n'est pas seulement le disciple de Démocrite. Fils d'un hôte de Xerxès, il a fréquenté les Mages qui lui ont enseigné le Ketmân (1) et l'art de ne pas se prononcer devant ceux qui ont les yeux fermés. Dans la Cité prompte à décréter de Médisme, il cherche peut-être un homme avant Diogène le Cynique. Il n'échappe ni à la mésintelligence de Platon, étranger, semble-t-il, à la sagesse persane, ni à la condamnation des Athéniens, qui brûlent ses livres. Devant l'intransigeance des souvenirs nationaux et l'étroitesse des croyances locales, la physique de Gorgias se masque derrière les discours. Une évolution se manifeste vers l'action par la parole pour servir des desseins politiques. C'est l'instauration d'une *μεγάλη τέχνη* qui ne donne pas les secrets de la Nature, mais la direction des passions. Comme la monnaie d'or de Lydie, la monnaie d'argent de Grèce continentale, la monnaie de cuivre de Sicile tombent dans le trésor de la Confédération.

Quelque transformation qu'aient pu subir les doctrines, les voyages refont sans doute pour Platon la grande unité rendue méconnaissable par le particularisme des sectes et la *κενολογία* des discoureurs. L'Athénien cheminant avec Clinias le Crétois et Mégillos le Lacédémonien le long du chemin qui va de la ville de Cnossos à l'autre et au temple de Zeus leur révèle

(1) « Il faut donc considérer le silence comme utile, et savoir que parler, en exposant la personne du croyant et souvent la religion même, est inopportun et devient quelquefois impie. Pourtant il est des cas où le silence ne suffit plus, où il peut passer pour un aveu. Alors on ne doit pas hésiter. Non seulement il faut alors renoncer sa véritable opinion, mais il est commandé d'accumuler toutes les ruses pour que l'adversaire prenne le change.... C'est là ce que la philosophie asiatique de tous les âges et de toutes les sectes connaît et pratique, et que l'on appelle le *Ketmân*. Un Européen serait porté à voir dans ce système, qui ne rend pas seulement la réticence indispensable, mais qui détermine l'emploi du mensonge sur la plus vaste échelle, il y verrait, dis-je, une situation humiliante. L'Asiatique au rebours la trouve glorieuse. » Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale*, Ed. Crès, t. 1, pp. 17, 18. « Τὸ δὲ ἀπορεῖν φάσκειν, εἴτε εἰσὶ θεοὶ εἴτε οὐκ εἰσὶ, δοκεῖ μοι Πρωταγόρας ἐκ τῆς Περσικῆς παιδεύσεως παρανομήσαι. » Philostr., *V. Soph.*, 1, 1, 10, ff. Diels, 527, 2. Protagoras ajoutait « πολλὰ γὰρ τὰ κωλύοντα εἰδέναι ἢ τ' ἀδηλότης καὶ βραχύς ὢν ὁ βίος τοῦ ἀνθρώπου. » 537, 1, Diels.

quels ouvrages ont été écrits, les uns en vers, les autres en prose, sur les Dieux, qui ne leur sont point connus à cause de la bonté de leur gouvernement. Les plus anciens de ces ouvrages disent que le ciel et les autres corps ont existé avant que naissent les Dieux. Les écrits des sages modernes disent que soleil, lune, astres, terre, ne sont que terre et pierre incapables de prendre aucune part aux affaires humaines. Le feu, l'eau, la terre et l'air sont les productions de la nature et du hasard. De ces éléments privés de vie ont été formés, suivant l'affinité des complémentaires, les astres, puis le ciel avec les corps célestes, les animaux, les plantes, l'ordre des saisons. Les Dieux, différents chez différents peuples, existent par art et en vertu de certaines lois. Cet athéisme et cette impiété viennent de ce qu'ils ont renversé l'ordre des choses et refusé la qualité de principe à l'être, objet d'une expérience intime, la *ψυχή* (1). Prend-on soin de l'approfondir comme le souhaitait Socrate, surmontant l'attrait des *φυσικοί*, à la lueur des Mystères, ce principe de vie animé d'un mouvement propre pénètre les astres et le monde. Alors seulement il est possible de rendre à la doctrine des quatre éléments son sens plein, en l'incorporant dans une Genèse. Le Dieu qui est de toute éternité médite sur le Dieu qui sera un jour. Le corps de l'univers se fait d'abord de feu et de terre, puis de deux moyens termes, l'eau et l'air; il est arrondi en une sphère et doué d'une âme en son milieu. Puis viennent les corps célestes, le corps humain, les corps élémentaires formés par le concours de nombres exprimés par quatre figures : le cube, la pyramide, l'icosaèdre et l'octaèdre, dont les mélanges et les transformations font naître les espèces diverses ; le règne du haut

(1) En réalité il y a 3 *ψυχαι* qui demeurent en des lieux différents et ont des mouvements propres. Une *ψυχή* immortelle demeure dans la tête. Une âme mortelle se divise en une force de droite et une force de gauche situées l'une dans le cœur, l'autre dans le foie.

Suivant une inscription tombale de Potidée il semble que le lieu de *σῶμα* soit *γαῖα* et que le lieu de *ψυχή* soit *αἰθήρ*. Suivant des textes de Xénophane et d'Anaxagore, *ψυχή* est identifiée à *πνεῦμα*.

et du bas. Puis ce sont les impressions communes à tous les corps, les impressions propres à certaines parties du corps, c'est-à-dire aux organes des sens, les impressions propres aux organes internes gardiens de la partie mortelle de la ψυχή, la moelle, les os, la chair, les nerfs, la nutrition, la respiration, les maladies du corps, les maladies de l'âme, la génération de quatre sortes d'animaux.

Ainsi se trouve condensée en deux œuvres toute la sagesse antérieure. Sans doute sacrifie-t-elle au travers athénien prompt à suspecter l'orthodoxie des philosophes, et méconnaît-elle le sens profond de la réserve ionienne (1). C'est l'existence de groupes antagonistes, vainqueurs et vaincus, sur le même domaine, qui fait de la science des astres un objet interdit au vulgaire. Or la majeure partie des cités grecques a un mode de formation différent qui donne aux sociétés dites secrètes une tout autre physionomie. Platon n'en fait pas moins surgir les nombres (2). Le couple πῦρ et γῆ constitue 63 qui équivaut à Φῶς ou ἀστήρ. Le couple ὕδωρ et ἀήρ correspond à 80, soit ἀριθμός. 63 et 80 constituent, avec les différences des couples et de la somme des quatre éléments, soit 90

(1) Pour n'exposer ici que les πάθη ὕλης, ils n'en admettent pas moins une activité créatrice dont ils ne disent rien, sinon sous une forme énigmatique qui rattache leur conception des forces impersonnelles ou personnalisées à l'expérience de l'humanité tout entière, ou sous une forme dialectique à laquelle s'accoutumera, pour son mal, la pensée occidentale. L'étude de la théorie des forces dans leur essence et dans leurs rapports avec la notion de *mana* propre aux sociétés dites primitives a été toutefois réservée.

(2) Henri Martin, *Etudes sur le Timée*, 1841.

Dupuis, *Le Nombre géométrique de Platon*, 1882.

E. Halévy, *La Théorie platonicienne de la Science*, 1896.

Les éléments d'une théorie des nombres sont disséminés chez les philosophes attentifs à déterminer le nombre, sa génération, les rapports d'égalité et d'inégalité, les rapports de similitude et de dissimilitude. De quelque soin qu'ils soient l'objet de la part de Platon et d'Aristote, ils n'atteignent jamais pourtant la clarté qui leur est conférée par des esprits accoutumés, comme Théon de Smyrne, à la mesure des réalités. La correspondance de quatre âges du soleil, de quatre âges du monde, de quatre éléments et de quatre révolutions de la nature causées par les éléments permet une lecture des textes interprétés en fonction des périodes astronomiques. Une esquisse en est présentée dans le *Soulava et le Quipu* (*Revue de l'Institut de Sociologie*, Juillet-Septembre 1927).

et 73, une proportion renversée et accrue d'une Décade. Αἰθήρ est distingué de ἀήρ. Φλόξ est distingué de πῦρ. Si l'on ajoute l'un qui correspond à 42 et l'autre qui correspond à 64, soit λίθος, ils forment, avec les quatre éléments, une somme globale de 256. Cette somme correspond à la somme 276 présentée par Epiménide et diminuée de deux Décades. Sans aucun doute, ces proportions s'unissent, dans le *Timée*, aux précisions sybillines empruntées à la réflexion pythagoricienne pour sous-tendre d'une trame de nombres le dessin rythmé du monde.

Le souvenir de la rencontre et de la subordination des groupes humains, élaboré par la science des nombres, se retrouve dans l'organisation de la cité. Les Egyptiens divisaient, au dire d'Hérodote, les membres d'une cité en 7 groupes et les traces d'une semblable division se retrouvent dans la Πολιτεία d'Aristote (1). Platon présente d'une manière ambiguë, sous forme de fable phénicienne, une division en quatre groupes. Tous les hommes ont été formés au sein de la terre et sont sortis du sein de la terre. Ils sont tous fils de la terre d'où émane la justice, Δίκη, et comme tels, ἀδελφοί. Mais la qualité de leur être, évaluée au prix des métaux, de l'or, de l'argent, du fer et du cuivre, n'est pas la même. Elle fait d'eux, suivant leur valeur, des philosophes, des guerriers, des laboureurs ou des artisans. Cette division semble confondre dans une indistinction voulue l'exercice de la spéculation, du sacerdoce, de la divination, de la médecine et de la magistrature. Elle substitue à la transmission héréditaire des métiers le choix des métiers selon les aptitudes. Elle exclut l'existence de la peinture, de la musique, de la politique, de la poésie, qui sont des imitations au second degré. Elle passe sous silence l'esclavage. Mais, si l'homme est bien composé de feu, d'air, d'eau et de terre, elle est davantage qu'une fable phénicienne.

(1) Il distingue les laboureurs, les artisans et les marchands ; les mercenaires et les guerriers ; les juges, interprètes de la justice civile ; les sénateurs qui délibèrent sur les intérêts généraux.

L'assimilation de l'homme aux éléments suivant leurs affinités et leur caractère, leurs rapports avec les ascendants, la prédominance d'un des éléments correspondant à l'un des quatre principes permettent de ranger cet homme, avec une rigueur toute scientifique, dans une catégorie, et de lui assigner une fonction déterminée (1). Platon veut oublier que la possession des formes permet de pénétrer les mouvements des êtres et des choses, et libère l'homme de l'emprise cosmique pour l'égaliser aux démiurges. Les quatre classes ne paraissent l'expression de l'Ordre et de l'Harmonie que pour faire l'homme dépendant des forces naturelles.

Platon et ses contemporains ont donné à la spéculation un objet nouveau, les rapports d'ἀριθμός et d'εἶδος. Ils n'en ont pas moins conservé les grandes divisions correspondant aux ἀπορίαι qui ont de tous temps mis à l'épreuve la sagacité des écoles. Leur application était assez grande et leur science assez vaste pour exiger du désintéressement des mêmes hommes qu'ils portent l'intérêt d'une vie à la fois sur le ciel, sur les nombres, sur les figures, sur les organismes, sur les cités, sur les phénomènes naturels. Il y faut peut-être une initiation dont les dénominations de φιλόσοφος, σοφιστής, σοφός constitueraient comme les degrés (2). Il y faut à coup sûr de l'amour. Et, comme l'amour ne va pas sans inquiétude, la pensée qui paraît revenir à ses origines acquiert un accent nouveau. Tout à coup, avec le génie attique, la recherche

(1) Suivant la loi, les astynomes doivent veiller à ce que chacun n'ait qu'un seul métier.

Le souvenir des origines différentes des groupes persiste dans la diversité des rites funéraires : ensevelissement, immersion, crémation, destruction du corps et conservation du crâne et de certains os. En général la coexistence de deux groupes hiérarchisés et ordonnés selon la droite et la gauche rend compte de la présence simultanée de deux rituels de la mort. L'embaumement, commun aux Egyptiens, à certains Hébreux, à certains groupes du Pacifique et aux peuples d'Amérique centrale correspond à un culte du corps comme centre de forces analogue au κόσμος. Contrastant avec le mépris orphique pour le σῶμα σῆμα, il est l'indice d'un état de civilisation plus évolué.

(2) Le texte de Aristid. 46 (II, 407, Dind.) dans Diels, 524, demeure trop confus pour autoriser la moindre interprétation.

humaine se sait éternelle pour connaître enfin son universalité. A peine la cité couronnée de violettes a-t-elle acquis la pleine conscience de soi, que les nombres se font vie. Les Athéniens n'attendent plus de révélation que des vies et des visages. Comme les proportions hiératiques du *ξόανον* se brisent et s'infléchissent aux courbes du corps, comme les bustes cessent d'accuser des origines sémitiques ou crétoises, chacun est en quête d'un homme qui dise son expérience intime du traitement des figures et des nombres, du vagabondage aux étoiles, de la condition d'esclave ou de jardinier. Il importe assez peu qu'un fils de médecin attaché à la fortune d'un barbare macédonien doué de beauté fasse le catalogue des opinions d'une manière aussi sèche et peut-être moins compréhensive que ne le fera plus tard Sextus Empiricus. Il importe assez peu que toutes les superstitions renaissent et que le monde se peuple à nouveau de divinités et de démons. Quand cesse l'arrogance, quand tombe l'ivresse que donne la discussion, le besoin d'une certitude s'empare de l'être. Alors descend sur le monde hellénique la paix qui envahit l'âme près d'un puits, dans le silence des jardins, au soir.

Dans la dissolution de l'Empire fondé par Rome, des croyances nouvelles venues de Palestine gagnent le monde voué à toutes les philosophies, à tous les mystères. Elles se sont réfugiées dans les catacombes. Elles ont été soumises à l'épreuve subtile de Byzance, à l'épreuve plus âpre de l'Italie gardienne des traditions étrusques et de l'Afrique. Elles renouvellent l'opposition des conditions humaines dans les Mystères et dans la vie publique des cités, iniquité de conquérants barbares. Elles continueraient peut-être le génie de l'hellénisme, si le déplacement des Mongols et des Tatars, le réveil de l'Asie et de l'Afrique, l'apparition des empires dans le Moyen Niger, l'Indo-Chine, le plateau péruvo-bolivien ne rejetait l'Europe vers l'Ouest. Des hiérarchies nouvelles peuvent se fonder, des secrets peuvent s'acquérir au moment des Croisades. Le génie oriental, contenu en Europe, sauf chez les mystiques, ne se

développe au grand jour que dans l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Sans doute des migrations et des relations maritimes ont uni, dans les temps historiques, le bassin du Pacifique au bassin de la Méditerranée. A défaut de tradition orale ou écrite, les monuments et les coutumes l'attestent (1). Elles ont introduit ainsi la science des nombres chez les peuples formés par la convergence de groupes descendus le long des Montagnes Rocheuses et de groupes venus par mer dans le Golfe de Californie jusqu'aux plateaux en remontant le cours des Rios. Les Zuñis formés par la réunion des 7 cités de Cibola comprennent les Peuples du Nord et les Peuples du Sud. Les peuples du Nord sont l'ours, le coyote ou le daim, la grue, le coq d'Inde ou coq de bruyère. Les Peuples du Sud sont le Peuple du Soleil, le Peuple de l'Eau, le Peuple de la Terre, le Peuple du Feu. Chacun descend d'un héros mythique. Les chefs de ces peuples, instruits par les Dieux, sont Ashivani, maîtres et gardiens des choses sacrées et des mystères correspondant à la nature de leur groupe (2). Les Zuñis partagent le monde, les groupes humains, les saisons, les activités et les sociétés secrètes en six régions rayonnant autour d'un centre. Ils reproduisent cet ordre dans la disposition des constructions faites sous le sol, où six chambres donnent sur une chambre centrale, kava (3). Ils expriment cet ordre du monde par le symbole de l'araignée, ensemble de ficelles divergentes de

(1) Zelia Nutall, *A curious Survival in Mexico of the Use of the purpura Shell-fish for dyeing*. Iowa, 1909; José Imbelloni, *Distribution en Amérique d'un Objet polynésien et ses Dérivations américaines* (Communication à la Société des Américanistes, 8 février 1927).

(2) Le peuple de la chaleur est faiseur et gardien du feu conservé dans une grande coquille *tsulikeinan ulava*. Le peuple de la terre conserve la première herbe qui pousse, le tabac, le *chuelone*, substance des grains de blé. Le peuple de l'eau conserve le *kyaetone* contenant la semence de la substance de l'eau. Les peuples de l'ours, de la grue et du coq ont le *muetone* ou semence contenant la substance de la grêle et de la neige. Le peuple des coyotes ou du daim est gardien de la substance ou du gibier.

(3) Comparer la *pyxis* en pierre trouvée à Mélos et décrite par G. Glotz dans *La Civilisation Egéenne*, 1923, p. 156.

différentes couleurs (1). De leur côté, de 1226 à 1583, pendant 357 ans, les Incas interdisent l'écriture et confient aux quipos la science des Amantas tirant leur nom du sanscrit et unissant l'astronomie, les mathématiques, la géométrie, la musique, la statistique (2).

Dès les guerres d'Italie, Venise, héritière de Byzance, libère le génie hellénique captif dans les rouleaux de papyrus et sous la terre. L'amour de générations entières, le dévouement de familles comme les Estienne ne rétablit pas seulement des textes. Il donne l'entente d'un monde nouveau. Sans doute les nécessités inhérentes à la transmission d'une langue dans une autre, les habitudes mentales propres à l'Occident cessant de comprendre la combinatoire qu'est la logique scolastique à

(1)	Nord	jaune	air	hiver	guerre	Société de l'Hiver
	Ouest	bleu	eau	printemps	chasse	Société de l'Arc
	Sud	rouge	feu	été	mariage	Peuples du Grand et du
					et médecine	Petit Feu
	Est	blanc	terre	automne	magie et	Peuple de la Prêtrise
					religion	
	Zénith	multicolore	(haut)		Galaxy « in the all consumer or scavenger ».	
	Nadir	noir	(bas)		Serpent à sonnette, générateur, faiseur de vie.	
	Milieu	toutes les	(centre)			
		couleurs				

F. H. Cushing, *Outlines of Zuñi Creation Myths* (13th An. Rep. of the Bureau of Ethnol. 91, 2); Elsie Clews Parsons, *Notes on Zuñi*;

Kroeber, *Zuñi Kin and Clan* (Anthr. Papers of the Amer. Museum of Nat. History, V, XVIII-II, 1917).

Pareille division se retrouve dans le Turkestan chinois. Suivant les documents de la Mission Pelliot, la peinture représentant les cinq Bouddhas de méditation l'atteste. « Les règles très précises de l'iconographie moderne assignent à chacun de ces Bouddhas une couleur, un geste rituel (mudrâ), une situation par rapport à chacun des points de l'Espace et un animal favori.

Vairocana	Blanc	Enseignement	Centre	Lion
Aksobhya	Bleu	Témoignage	Orient	Eléphant.
Ratnasambhava	Jaune	Charité	Midi	Cheval
Amitâbha	Rouge	Méditation	Ouest	Cygne ou Paon
Amoghasiddhi	Vert	Absence de crainte	Nord	Garuda ».

(*Bulletin Archéologique du Musée Guimet*, Fasc. II, Asie Centrale et Tibet, 1921).

(2) Erland Nordenskiöld, *Le Calcul des Années et des Mois dans les Quipus péruviens* (Journal de la Société des Américanistes, t. XVIII, 1926).

R. Lenoir. *Le Soulava et le Quipu*. Revue de l'Institut de Sociologie, 7^e année, Octobre 1927. (Communication à la Société des Américanistes, 1^{er} février 1927).

l'origine et faisant du syllogisme un jeu formel ne tardent pas à imposer un sens univoque là où le mot écrit conserve l'ambiguïté et la puissance de suggestion qui sont le propre du symbole. Les commentateurs s'interposent, dont le travail inutile et considéré retarde les réminiscences de Valois et d'Ile de France. Pourtant l'esprit passe. Il gagne tout. Il donne la beauté aux demeures des hommes. Il donne la sérénité à ceux qui ont soif de certitude pour avoir restitué son ordre au monde.

Dès que la philosophie s'institue avec Descartes comme une discipline pouvant user du parler vulgaire, elle ne peut que revenir aux traditions d'Ionie. Deux œuvres posthumes écrites en français, *Le Monde* ou *Traité de la Lumière* et *l'Homme* et parues en 1664 attestent cette filiation, dont l'aveu est assez hardi pour avoir été retenu jusqu'à la mort. Descartes a découvert les Ὀλυμπικά. Il ne croit pas tout ce que les φυσικοὶ disent des éléments, et les décrit à sa mode. Il y a le feu composé de petites parties se rencontrant vite, changeant de figure à tout moment. L'air est composé de parties qui ont quelque grosseur et quelque figure, à peu près rondes comme des grains de sable. La terre est composée de masses dont les parties ont peu ou pas de mouvement. Les autres corps sont mêlés et composés et sujets à la corruption. Tous les corps qui sont assez grands pour être comptés parmi les plus notables parties de l'Univers ont chacun la forme de l'un des éléments simples. Il y a trois sortes de grands corps : le Soleil et les Etoiles Fixes; les Cieux; les Terres, Planètes et Comètes. Puis viennent, comme dans un écrit hippocratique ou le *Timée*, la description du corps humain et la description de toutes les fonctions, tant de celles qui ne dépendent point de l'âme que de celles qui en dépendent. Enfin tous ces mondes s'ordonnent suivant des tourbillons, réminiscence de la δίνη.

De leur côté les ordres religieux enseignants font, pour la plupart, de la doctrine des quatre éléments la base d'un enseignement de la physique qui ne néglige rien des expériences et

des nouveautés. De la sorte la pensée ionienne forme tous les esprits au xvii^e et au xviii^e siècles en France, sans rencontrer les mêmes obstacles qu'en Angleterre, où elle demeure occulte (1) jusqu'à ce qu'elle éclate dans la *Siris* de Berkeley. Malgré le mépris que les « philosophes » affichent pour la pensée grecque, la doctrine des quatre éléments est acceptée par les chimistes comme une donnée classique. Elle se trouve chez Quesnay, chez d'Holbach, chez Fourcroy et jusque dans les hypothèses premières de Lamarck (2). Et l'établissement d'une nomenclature par un groupe de chimistes réunis autour de Lavoisier ne paraît mettre un terme à cette domination que pour rejoindre d'une manière plus étroite et plus profonde l'esprit de la science grecque.

Une révolution, des guerres continentales, l'arrêt en Palestine d'une marche renouant l'antique alliance avec Alexandrie et Byzance font passer au premier plan la vertu du nombre, les méthodes, les techniques, les instruments, les résultats bruts dans lesquels la science ne tient pas tout entière. Ils rendent de moins en moins familière une pensée qui reste à mi-chemin du mystère et de la connaissance, et qui se fit ambassadrice de l'esprit pour maintenir face au génie clair des Persans l'indéfinissable volonté qui voue des hommes à un sol et à un passé. A peine se retrouve-t-elle à nouveau là où des hommes ont entrepris de recommencer l'expérience humaine.

Des hommes épris de beaux arts peuvent dire dans l'Allemagne moderne leur inquiétude. Des mathématiciens comme Peirce, des médecins et des artistes comme William James peuvent lancer à l'Europe un appel. Les êtres que mènent tour à tour vers Hadès les Muses, Apollon et Bacchus

(1) R. Lenoir, *Les Historiens de l'Esprit humain*, 1926, p. 70.

(2) Quesnay, *Essai Physique sur l'Economie animale*, 1736.

D'Holbach, *Système de la Nature*, 1770.

Fourcroy, *La Philosophie Chimique*, 1792.

R. Lenoir, *Le Mesmérisme et le Système du Monde* (Revue d'Histoire de la Philosophie, Avril-Juin; Juillet-Septembre 1927).

s'émerveillent de vivre. Enveloppés de forces qui les caressent et les rudoient tour à tour, ils leur prêtent la forme des mots, des nombres, des statues, des chants et des danses, des institutions, jusqu'à ce que les forces sociales se révèlent aussi âpres et violentes que les éléments. Alors ils ont le besoin de conserver leur foi dans l'honneur pour ne pas détruire le rêve de beauté et de grandeur que font tous les adolescents. Ils trouvent le courage qu'il faut pour rester égaux à soi, dignes de soi, même au prix de la mort. Ne sentent-ils pas, avec ceux qui ont souffert au sein de peuples vénérant la Terre et la Justice, le fardeau d'une science incapable de se résoudre en égalité d'âme, amour pour les choses créées dans leur inégalité subtile, amour pour les dons dans leur expansion novatrice ?

Raymond LENOIR.
